

Stefano DALL'AGLIO, *L'assassino del duca. Esilio e morte di Lorenzino de' Medici*, Firenze, Leo Oslchki editore, 2011, p. XVII-420. ISBN 978 88 222 6040 6.

Le grand jeu: heurs et malheurs de Lorenzaccio. Le titre est celui d'un roman policier et l'étude proposée relève de fait d'une minutieuse *enquête* sur Laurent de Médicis le jeune (*Lorenzino* ou, surtout pour les lecteurs français, *Lorenzaccio*), jeune homme appartenant à la branche cadette des Médicis. C'est lui «l'assassin du duc». Quant au duc en question, il s'agit de son cousin Alexandre des Médicis, placé en août 1530, par les forces alliées du pape Clément VII et de l'Empereur Charles Quint, à la tête de la vieille république florentine, avec le titre inédit sur les bords de l'Arno de «duc» et qui finit poignardé le jour de l'Épiphanie de l'année 1537. *Lorenzino* est introduit ainsi dans le titre comme une personne qui fut de fait transfigurée par cet événement dramatique: avant de devenir «l'assassin du duc», il n'était rien; il existe d'abord à *partir de* cet acte radical tout à la fois évident et mystérieux, manifeste et difficile à comprendre. Et c'est bien de là que Stefano Dall'Aglio a décidé de repartir, de cette évidence qui, faute d'avoir été interrogée sérieusement a débouché sur la construction du mythe du «Brutus toscan».

Pour comprendre, comme tout bon enquêteur, Dall'Aglio repart de l'assassinat et de la figure de son auteur. Du coup, ce travail est aussi une biographie partielle (centrée sur la longue décennie d'exil jusqu'à la mort tragique sous les dagues des sicaires en 1548 – p. 1-146). Au passage, il renouvelle radicalement l'approche d'un personnage qui passa doublement à l'histoire, d'abord, en Italie, comme un des rares exemples mythiques de tyrannicide des débuts de l'histoire moderne, puis, en France, comme un héros de papier sous le nom de *Lorenzaccio* grâce à un drame romantique (mais au regard de la trame du texte de Musset l'ouvrage de Dall'Aglio n'a plus lieu d'être, puisque le héros romantique ne s'enfuit pas et affronte son destin tragique et son échec tout de suite après la mort du duc).

Pour relever le défi de renouveler un sujet sur lequel on se complaisait trop souvent à recycler, décliner, reprendre les mêmes choses, il convenait de s'appuyer sur des éléments susceptibles de légitimer une approche différente, qui ne soit pas une simple posture. Or, ces éléments ne pouvaient se trouver que dans les archives riches de documents sur l'affaire – y compris, mais pas seulement, la correspondance de *Lorenzino*, dont à cette occasion ont été retrouvées des lettres inconnues ou d'autres qui avaient été publiées sous forme lacunaire, faute d'accès à leur manuscrit autographe. Ainsi, le fort ouvrage de Dall'Aglio montre l'un de ses intérêts évidents dès le premier coup d'œil donné à la table des matières puisque la recherche s'appuie justement sur la publication d'une masse de documents que la critique considérait jusqu'à présent comme introuvables (p. 277-386). Ces documents s'avèrent être autant de pièces d'un procès que l'on n'avait jamais vraiment instruit et permettent de multiplier les visions de ce qui s'est déroulé durant la décennie qui court de 1537 à 1548. Tous les documents possibles sont mis à contribution pour ce faire: correspondances publiques et privées, documents officiels de la justice florentine, chroniques et histoires de ce temps-là, servent une narration précise et circonstanciée faisant clairement le départ à chaque fois entre ce que l'on croyait savoir et ce que l'on peut désormais poser à la lumière de l'enquête en cours.

Petit à petit émerge une thèse forte qui, au bout du compte, va devenir la colonne vertébrale de l'étude dans le deuxième chapitre consacré à « l'anatomie d'un meurtre » (p. 147-257) : l'assassinat du duc de Florence et le parcours de Lorenzino dans les dix dernières années de sa vie, s'ils ne peuvent pas être décryptés à la lumière du seul mythe du tyrannicide, ne relèvent pas pour autant de ce que nous appellerions aujourd'hui un fait divers. Le drame de la nuit de l'Épiphanie n'est pas une question strictement florentine et devient une des illustrations d'un aspect de la mise en place de l'ordre impérial sur la péninsule italienne. Dans cette perspective, ce n'est pas tant pour éclaircir les raisons du meurtre qu'il a commis en 1537 que la trajectoire de Lorenzino vaut d'être étudiée (celles-ci restent largement hypothétiques de l'aveu même de Dall'Aglio) mais plutôt pour mettre en évidence les motivations et les logiques à l'œuvre dans l'autre meurtre, celui dont l'exilé politique florentin fut la victime en février 1548. Ce second meurtre devient une des traces possibles d'un monde politique qui change. Les exilés florentins en France et à Venise sont des acteurs – même si leur degré de conscience de la chose peut être variable – du grand jeu entre France et Empire, entre Charles Quint et François I^{er}, un conflit dont la forme a changé depuis la fin des années 1520, passant des combats rangés sur les champs de bataille de la péninsule à une kyrielle de complots, de menées, de conjurations et d'escarmouches. Mais surtout, l'histoire de Lorenzino illustre d'une certaine manière l'enseignement premier de la pensée de Machiavel : la république n'est plus une question simplement florentine et intérieure ; sa situation dépend de l'évolution globale des rapports de force sur l'échiquier européen. Dans l'après-guerre qui commence à partir des années 1530, il devient évident qu'il faut penser en termes « impériaux » et « continentaux » : Lorenzino et ses amis s'y emploient beaucoup plus que la critique ne le considérerait jusqu'alors. Loin d'être cet agité féru de « philosophie » antique, passionné, peu fiable, inconscient de la portée de ses actes, prompt à fuir, suscitant la méfiance des autres exilés républicain et incapable de conférer une portée politique à ses actes, dont la critique s'est souvent plu à brosser le portrait, le « Brutus toscan » ressort de l'ouvrage de Dall'Aglio comme un des acteurs non négligeables de ce *grand jeu* entre les principaux souverains européens. Lorenzino apparaît ainsi comme un homme qui comprend parfaitement que l'avenir de Florence s'inscrit d'abord dans le complexe équilibre entre Rome, Madrid et Paris, entre les Farnese (Paul III) qui tiennent la papauté, Parme et Plaisance, Charles Quint qui contrôle Milan ou Gênes, et François I^{er} qui, à partir du Piémont, essaie d'actionner tous les leviers possibles dans sa politique anti-impériale. La correspondance de Lorenzino telle qu'elle est analysée dans cette étude montre que le Florentin tient même compte pour une meilleure compréhension de la conjoncture des évolutions de la lutte entre catholiques et protestants ou encore des relations complexes avec la Sublime Porte. Ce sont de fait les déboires des Français, l'ouverture du concile de Trente à la fin de 1545, la mort de François I^{er} en mars 1547, la déroute des protestants à Mühlberg le 24 avril 1547, qui conduisent à un isolement relatif de Venise, ville refuge des exilés, et à un isolement radical de Lorenzino, Venise ne pouvant plus se permettre de fermer les yeux sur la présence du meurtrier d'Alexandre de Médicis. Et cet isolement rend possible le meurtre de Lorenzino quelques mois plus tard en février 1548. D'un côté, le changement de régime à Florence n'est plus une carte crédible à jouer pour les

adversaires de Charles Quint (Lorenzino perd donc de son utilité), de l'autre, Charles Quint peut enfin mettre en œuvre une vengeance d'Etat qui est aussi une vengeance familiale, dont Dall'Aglio a le grand mérite de nous montrer qu'elle dépendit d'un choix personnel de l'Empereur, un choix fait dès la mort d'Alexandre et sur lequel il était impensable de revenir. A cet égard, un autre des intérêts de cette étude tient à l'utilisation des sources non-florentines (notamment impériales, espagnoles) qui permettent de démontrer clairement le rôle que joua Charles Quint tout au long de cette décennie qui court d'un meurtre à un autre.

Dans ce livre, nombre de confusions historiques sont éclaircies au passage, par le truchement de l'étude systématique de tous les projets de meurtre contre Lorenzino fomentés par l'Empereur ou, moins souvent, par Côme I^{er}: la mise en série de ces épisodes n'a pas la linéarité de la première partie mais permet de montrer les ambiguïtés à l'égard de l'Empereur d'un duc de Florence qui ne semble pas avoir fait de la mort de son cousin un objectif majeur. A l'occasion, comme dans le cas de Lottini (p. 189-203) ou dans celui de Del Vezzo (p. 203-218), ce travail systématique de déconstruction effectué par Dall'Aglio peut donner lieu à l'ébauche de médaillons, dont la succession forme une série d'histoires exemplaires collatérales (un meurtre advenu pouvant avoir eu pour effet historique de dissimuler le projet d'un autre crime ou bien la préparation d'un meurtre pouvant être rendu inutile par la rapidité d'exécution d'autres meurtriers).

L'aboutissement de ce travail minutieux est évidemment la description du meurtre final de Lorenzino et de l'opération complexe d'exfiltration de Venise des deux meurtriers qui montre bien que si les auteurs matériels en furent toscans, c'est directement de la cour impériale que vinrent les ordres et ce furent le tout puissant gouverneur de Milan, Ferrante Gonzaga, et l'ambassadeur impérial à Venise, Juan Hurtado de Mendoza, qui en prirent en charge l'exécution, en toute discrétion, y compris à l'égard du confrère florentin de Mendoza à Venise. Du même coup, non sans quelque paradoxe, le mythe se tresse avec ce que les documents de l'histoire nous apprennent, parce que l'Empereur a besoin que Côme reprenne à son compte le crime et que Côme doit faire oublier à l'Empereur qu'il n'a pas fait grand chose pour venger son gendre. Le meurtre de Lorenzino revendiqué par le Duc de Toscane autant et plus que par l'Empereur, redit à l'Europe que, au fil de cette longue décennie, l'exilé fut, en même temps, l'assassin du gendre du plus puissant des souverains mais aussi le « Brutus toscan ». Côme I^{er} n'a pas fait beaucoup d'efforts pour supprimer son cousin mais en définitive il affiche publiquement la légitimité du meurtre et entend bien en tirer profit. Le maillage de l'Empire était fait à la fois des réactions clanico-familiales, des indicibles trames dont Lorenzino fut victime mais aussi de l'évolution des rapports de force continentaux. Dès lors, si la vengeance privée compte autant sinon plus que la raison d'Etat dans cette histoire que le livre de Dall'Aglio nous raconte, il n'en reste pas moins, en définitive, que c'est le tableau de la politique internationale qui en fixe le dénouement et en détermine le moment.

Paris.

Jean-Louis FURNEL